



OTTAWA PITTORESQUE

Si vous le permettez, lecteurs, nous irions refaire ensemble ce joli tour de promenade dont je me suis payé le luxe, il n'y que peu de jours, et qui m'a laissé d'Ottawa pittoresque la plus favorable impression. Vous pensez bien que je ne m'en vais pas vous retracer à la fois tous les jolis panoramas dont on puisse jouir dans Ottawa et les alentours : non, ce serait trop long et l'intérêt aurait plus que le temps de s'évanouir. Choisissons tout simplement une couple de points pour but de notre petite excursion, soit la Pointe Nepean, qui s'avance dans la rivière par derrière l'atelier de l'imprimerie Nationale et juste en face de la basilique, et puis, de l'autre côté, ce promontoire majestueux au sommet duquel court une allée qui ceinture les bâtisses du Parlement. Sur la pente de cette butte énorme, à peu près aux trois quarts de la hauteur, une autre allée de promenade est accrochée, suspendue pour ainsi dire au-dessus de l'abîme : l'on appelle ce délicieux petit casse-cou, serpentant au flanc du rocher et à travers les arbres qui le tapissent : "Le chemin des amoureux" ! Ma foi, ce n'est pas trop mal trouvé comme rapprochement ; un capricieux sentier, tout étroit, mais plein de poésie et d'enivrement, avec, tout à côté un gouffre béant où le moindre faux pas peut faire disparaître presque sans retour le promeneur imprudent. N'est-ce pas que, bien souvent, elle ne ressemble pas mal à cela la route que parcourent les amoureux ? Mais, pour cette fois, assez du petit chemin dont je dirais presque qu'il a une réputation canadienne. Je n'en parle aujourd'hui que dans les grandes lignes, à plus tard les détails. Force m'est d'avouer, à ce sujet, peste soit de ma timidité, que je n'ai pas su décider encore une seule jeune Outaouaise à venir guider mes pas novices à travers ce sentier en amoureux, me révéler des bribes de sa coquette histoire et quelque-unde ses secrets au charme délicat.

C'était donc entendu, nous nous rendions d'abord à la Pointe Nepean recommencer ma promenade de l'autre jour.

* *

Par une après-midi de beau dimanche, la bonne idée m'est venue de piquer une pointe—style nature—jusqu'à ces hauteurs-là. J'étais avec un mien ami et nous revenions justement de la province de Québec, c'est-à-dire de Hull, patrie d'adoption de mon camarade.

Vous savez lecteurs ou vous ne savez pas, selon que vous avez visité ou non la capitale aux beaux jours d'été, qu'au moyen d'un petit bateau passeur l'on accomplit ce trajet-là en cinq minutes, alors qu'il faut près d'une heure pour arriver au même résultat par la voie des ponts.

Oh ! la charmante traversée que l'on fait là, laissez-moi la vanter en passant. Ce qu'il y a de poésie dans ce petit voyage sur l'eau, ah ! ils ne le remarquent pas, eux, les profanes, qui le font jusqu'à dix et vingt fois la semaine.

Ce qu'il y a de poétique ce n'est point, à vrai dire, cette monotone sciure de bois, dont les larges plaques jaunâtres s'étalent sur la rivière, ce ne sont point les abords des quais, de l'un et l'autre côté, avec leurs piles de planches toutes semblables, ce n'est point ceci ni cela ; où le prosaïsme ne va-t-il pas se nicher ? Ce qu'il y a de poétique c'est ce petit bateau omnibus où se faufilent les types les plus divers ; il glisse sur l'eau comme un éperlan et prend moins de cinq minutes à vous gagner ses six sous. Ce qu'il y a de poétique c'est le murmure des chûtes que l'on distingue d'ici comme l'air uni forme d'une dolente chanson ; c'est ce rocher à pic, à notre gauche, qui sert de base aux édifices parlementaires : on le frôle presque en s'éloignant et

l'on vogue à l'ombre de sa majesté comme rampe un insecte sous les pas d'un géant ! Ce qu'il y a de poétique surtout, c'est pour moi d'opérer cette traversée, comme déjà j'en ai eu la bonne fortune, à une ou deux reprises, avec une charmante compagnie de voyage chez qui le courant qui passe, l'onde qui tournoie, la brise du soir caressant une joue quelque peu enfiévrée, inspirent les plus gentilles réflexions dont soit capable la douce philosophie d'un cœur aimant.

Mais passons. Seulement, si dans la vie, d'ordinaire, je n'aime pas les traverses, quand j'en rencontre comme celle-là j'en fais le meilleur cas !

* *

N'était la proximité du débarcadère à l'endroit où nous devons aller, je demanderais bien vivement pardon de ce que ma digression nous ait entraînés aussi loin du sujet. Par bonheur, au moment où nous quittons le petit bateau traversier, sur la rive haut-canadienne, nous sommes à deux pas de la Pointe Nepean.

Mon ami et moi nous sommes les humbles guides : en avant. Un escalier d'une soixantaine de marches, avec double palier, nous élève du niveau de la rivière à la hauteur de la ville ; c'est le commencement de la très longue rue Saint-Patrice. Arrivés en haut, l'on a immédiatement, à droite, le parc public du gouvernement, appelé Ma'or, à gauche les terrains vagues de la pointe Nepean avec leur mat de pavillon, leurs canons et leur poudrière ! Montons d'abord là, nous traverserons ensuite le parc en nous rendant aux terrains du Parlement.

En quittant la rue pour prendre à gauche, on longe la bâtisse de l'imprimerie du gouvernement ; de là on gagne le sommet de la falaise, haute de soixante pieds et coupée à pic, et c'est en côtoyant cet abîme dont fait le fond l'eau demi-verte, demi-blanche de l'Ottawa que l'on contourne la pointe. A la faire sans aucun arrêt, c'est une marche de trois minutes au plus ; mais si vous vous laissez gagner par le splendide panorama qui se déroule sous vos yeux, vous en avez pour une heure et plus d'absorbante contemplation. Et c'est ce qui nous arriva un mien ami et moi, par une après-midi de beau dimanche.

Il est un peu philosophe mon camarade, et qui de plus est pas mal amoureux. Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous redire les jolies choses que lui inspirèrent notre position élevée et dangereuse, le grand air du large que nous aspirons à pleins poumons du haut de cette éminence, les sentiers perdus sous bois où s'engageaient en gazouillant les jeunes couples, une liseuse, au pied d'un arbre, les yeux fixés dans un volume et parfois égarés pardessus, l'esprit certainement perdu dans un rêve, etc., etc. Moins poète et plus réaliste, moi, j'inspectais les alentours offrant d'ici un coup d'œil tout simplement féérique.

A nos pieds le petit bateau-passeur voltige sur la rivière ; en face de nous se dresse le promontoire du Parlement où l'on distingue quasi les promeneurs ; plus au sud le quartier Wellington se pressant près du bord, puis le "Flat", les ponts et la chûte Chaudière, puis Hull. Comme garniture aux berges de la rivière, du bois de construction partout, du bois neuf en quantité énorme. Par derrière Hull, le profil des Laurentides et le blanc panache de fumée d'un train qui fuit à toute vapeur.

Toujours sur la même rive droite de l'Ottawa, opposée à celle où nous sommes ici, en province de Québec comme Hull, mais un peu plus bas, le village canadien-français, comme sa ville sœur, de la Pointe-Gatineau. Sis au confluent de la rivière du même nom avec l'Ottawa, il n'est qu'à quelques cents pas de la capitale avec laquelle un bateau de traverse le met en communication directe et rapide.

Ramenant nos regards de ce côté-ci, l'on aperçoit l'Empress, magnifique vapeur de la navigation de l'Ottawa, pour le service d'Ottawa à Montréal : il dort encore, amarré à son quai, dans sa fraîche toilette du printemps, en attendant l'ouverture de la grande navigation. L'on voit évoluer sur la rivière un joli petit yacht de plaisance au joyeux équipage et de nombreuses embarcations, canots d'écorce, chaloupes ou "bonnes" comme on dit

par ici. Partout c'est le réveil, c'est l'activité, c'est la nature vivante et belle !

Occupé à parcourir les alentours je ne vous ai presque pas fait voir l'endroit même où nous nous trouvons. C'est une esplanade de quelques centaines de pieds carrés, surplombant au dessus de la rivière ; un long mat la domine qui fait flotter bien haut dans l'air le drapeau anglais, au pied duquel, dans une attitude respectueuse se dressent quelques canons à la bouche hermétiquement close. Au besoin cependant, par le terrible feu plongeant dont leur installation les rend capables, ils feraient un bien mauvais parti aux quelques avisos de guerre qui se seraient avisés de remonter l'Ottawa jusques au bassin qui confine à la capitale. Sans compter que, pour plus de sûreté, l'on pourrait encore croiser leur décharge avec celle des bouches à feu qui garnissent le promontoire du parlement. Mais la guerre à laquelle ils pourraient servir, en de telles circonstances, me paraît aussi problématique que l'entente à survenir entre deux cabaleurs politiques — on était alors en élection, bleus et rouges s'en contaient—occupés à vanter ce jour-là et dans ce lieu, à grand renfort d'invectives, les destinées de leur parti respectif, protégés pour l'exercice de leur belle *liberté civile* par les inoffensifs canons anglais.

Il y a bien encore la poudrière, mais on n'en sait que les quatre murs de pierre : pas plus initié que cela, c'est tout ce que je puis vous en narrer.

Après quelques cinquante minutes du spectacle, devisant sur ses beautés, mon ami et moi nous nous sommes retirés, et je crois que pour nous de même, lecteurs, l'heure est venue d'en faire autant.

Pour quitter les terrains de la pointe, on longe de nouveau l'imprimerie du gouvernement et nous voilà rue Saint-Patrice. C'est ici que mon ami nous quitte pour retourner à Hull : heureux Québécois qui va "chez nous" — Allons tant pis ; nous essaierons de nous intéresser encore un peu à la promenade, même sans lui.

Le saint-chrême

LA CHARITÉ

—La charité, s'il vous plaît, donnez-moi dix sous.

Il était onze heures du soir.

C'était au mois de janvier, il faisait froid et la tempête soufflait avec violence.

C'était une de ces nuits d'hiver où le pauvre grelotte dans son taudis sans feu, où le misérable n'a pas de logis.

—La charité, s'il vous plaît.

Depuis plus de six fois, un vagabond, au coin d'une rue, m'adressait la même parole, et je n'y portais pas attention, mais je m'étais impatienté à la fin, et je lui dis brusquement :

—Que veux-tu ?

—Dix sous, mon bon monsieur, dix sous pour avoir un lit quelque part, j'ai froid... j'ai faim... je gèle, ah ! donnez-moi dix sous.

—Dix sous, lui dis-je, pour les boire sans doute ; je connais ça. Va coucher au poste de police, c'est tout près d'ici, et on reçoit là les vauriens de ton espèce.

Et je m'éloignais, moi, qui n'avais pas faim, moi qui n'avais pas froid, moi qu'un bon lit attendait, lorsque le vaurien me dit :

—Pardonnez-moi, si je vous ai offensé... je croyais qu'on avait le droit de demander la charité... vous êtes libre de me refuser... mais je préfère mourir ici que d'aller au poste de police... la police, voyez-vous... c'est la honte, le déshonneur... On est pauvre, on meurt de faim et de froid, mais on a son orgueil aussi... et puis ma mère, que dirait-elle, si elle savait... oh ! non... bonsoir monsieur... je prierai pour vous...

Je ne le laissai pas achever. Je lui saisis les bras, les serrant à les briser, et là, le regardant bien en face, je vis des larmes perler sur les joues de ce petit malheureux, qui paraissait à peine âgé de douze ans, et dont les cheveux descendant en boucles blondes, encadraient un front de vierge.